

Il marchait à grands pas, jetant à peine un regard distrait sur la campagne, dont les sillons commençaient à se colorer des premiers feux d'un beau soleil d'automne.

C'est qu'il allait revoir sa mère, sa vieille mère, qu'il n'avait pas vue depuis trois ans, et dont il n'avait pas reçu de lettres, car la bonne femme ne savait pas écrire; et pendant son séjour à Paris, il n'avait jamais eu d'elle que ces mots, écrits par le maître d'école :

«Votre mère se porte bien, et vous embrasse avec amitié.»

Elle l'aimait pourtant bien, cette digne mère, car c'était l'aîné de ses fils, celui que la dame du château avait tenu sur les fonts de baptême, et dont plus tard M. le curé avait dit, en voyant son naturel studieux et réfléchi :

«Ernest sera un savant.»

Aussi elle avait prié le bon curé de lui apprendre le latin, et elle l'avait envoyé à Paris étudier le droit, parce que M. le curé avait dit qu'Ernest, qui ne montrait d'ailleurs aucune disposition pour l'état religieux, avait un jugement sain, de l'éloquence, et qu'il pourrait devenir un jour un avocat distingué. Aidée des secours que lui fournissait la marraine de son fils elle était parvenue, à force de sacrifices, et en vendant ses meilleurs arpents de blé, à lui envoyer tous les mois une somme à peu près suffisante à ses besoins, avec une lettre écrite par le maître d'école, qui, après quelques mots sur l'état des moissons et les affaires de la commune, terminait ordinairement par la phrase déjà citée :

«Votre mère se porte bien, et vous embrasse avec amitié.»

Il allait donc la revoir, sa bonne vieille mère, si dévouée, si affectueuse, et il marchait à grands pas dans le sentier ombragé d'arbres qui conduit à Misery. Cependant, le dirai-je, quelque bon fils que fût Ernest, sa pensée n'était pas tout entière aux embrassements de la vieille Suzanne; une image plus fraîche et plus jeune venait aussi se placer sur son cœur.

Il avait laissé au village une jeune et charmante fille. Marcoline n'avait encore que qua-

torze ans lorsqu'il était partie pour Paris, et déjà à cet âge, si jeune, si petite fille, elle avait fixé la destinée d'un homme. En faisant ses adieux à Ernest, elle s'était jetée dans ses bras avec toute la passion de ces amitiés enfantines et elle lui avait dit :

«Adieu ! Ernest, tu reviendras ?...»

Et cette simple parole, ce mot échappé de la bouche d'une petite étourdie, bruissait toujours à l'oreille du jeune homme pendant ses études longues et solitaires, et la nuit cette étreinte innocente d'enfant, d'enfant si pure encore et si naïve, le brûlait d'ardentes insomnies.

Pourtant c'était sans regret qu'il avait quitté le village. Cette vie de la campagne, qu'il avait sans cesse sous les yeux, était un cercle trop étroit pour son intelligence, pour son imagination surtout, qui, inquiète et active, dévorait déjà l'avenir : il se sentait du talent, de l'âme, de l'énergie, des facultés puissantes; et chez les hommes de quelque logique, la conscience de tout cela est bien proche de l'ambition. Ernest était donc ambitieux; mais c'était de cette ambition noble et généreuse, qui ne veut vaincre que face à face et par des moyens loyaux : il était ambitieux, et la pensée de l'avenir, de cet avenir qu'il voulait par sa propre force maîtriser et rendre sien, travaillait sourdement son âme. Eh bien ! elle n'est pas encore le rêve absorbant de cette âme ardente; le souvenir de Marceline, la petite fille de Misery, se mêlait à tout, planait sur tout; c'était le centre où venaient converger tous les mille projets de sa vie; il n'arrangeait rien sans elle; il voulait à tout prix incruste l'existence de la jeune fille dans la sienne; il la voulait, la petite Marceline, il la voulait, belle, brillante et grande dame, avec l'esprit haut et le cœur noble; le bonheur de Marceline, de Marceline qu'il aimait si profondément, et qui devrait à ses soins, à son amour toutes les jouissances de la vie, en même temps que celles du cœur et de l'intelligence : voilà la pensée de tous les jours, celle qui le ranimait lorsque son cœur défaillait à ces horribles tentations de découragement qui viennent assaillir les plus forts.